# Symbolisme

Autor(en): **Roget, Philippe / Haig, J.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Théologie et philosophie : compte-rendu des principales publications scientifiques à l'étranger**

Band (Jahr): **4 (1871)**

PDF erstellt am: **30.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-379122

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

**Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

**http://www.e-periodica.ch**

# SYMBOLISME

PAR

J. HAIG[1].

---

L'ouvrage dont nous offrons l'analyse nous paraît se recommander à l'attention sous un triple rapport : c'est une des productions capitales sorties du cercle des penseurs de la Grande-Bretagne qui font opposition à l'école empirique ; il est un spécimen de la manière dont la logique est présentée encore aujourd'hui dans les universités d'au-delà de la Manche ; enfin il apporte une théorie particulière du surnaturel.

---

La matière, l'esprit et le langage sont trois réalités évidentes par elles-mêmes et évidemment distinctes et différentes l'une de l'autre.

Et, d'abord, il y a une différence entre *penser* et *raisonner*. La pensée est un raisonnement connu seulement de celui qui pense, le raisonnement est la pensée exprimée par des signes intelligibles pour autrui, signes qui ne permettent pas de remonter jusqu'à la pensée interne. Les hommes n'ont en commun que les signes, les mots, le langage ; la pensée est incommunicable et différente en chaque esprit. Le monde de la matière n'est pas moins impénétrable que la pensée d'autrui

[1] *Symbolism or Mind-Matter-Language as the elements of thinking and reasoning and as the necessary factors of human knowledge*, by James Haig, M. A. -- Edinburgh and London, 1869. 1 vol. in-8°, XIV and 544 pag.

car nul ne connaît rien de la matière au delà des pensées qu'elle suscite en lui. Notre raisonnement commence et finit avec les mots.

Si le lecteur n'accorde pas toutes ces propositions, au moins il concèdera que quand on raisonne on affirme toujours l'existence de la chose qui est le sujet du raisonnement, et la possibilité de certaines questions relatives à cette chose. On affirme donc des *catégories* et des *prédicats*. Mais on affirme plus encore : on affirme qu'on possède une conception de l'univers qui l'embrasse tout entier, car autrement on serait exposé à voir sa conclusion attaquée au nom de la partie négligée. Or, nos catégories ou classes d'existences sont l'esprit, la matière et le langage ; elles embrassent à elles trois tout objet possible de contemplation pour l'homme, et chacune est distincte des deux autres, et ne peut être mentalement confondue avec elles.

Aucune de ces trois existences ne peut être niée sans qu'on se mette en contradiction avec soi-même. Aucune ne peut être ramenée à l'unité avec une des deux autres, puisque la parole est à la fois une vibration de la matière et une signification, c'est-à-dire quelque chose de spirituel, et que d'une part ces deux éléments demeurent distincts dans la parole tandis que de l'autre un mouvement de la matière n'est pas la matière, et que la signification du mot est une émotion de l'âme, et non l'âme elle-même.

Les trois existences étant affirmées, la question la plus simple est celle-ci : devons-nous considérer chacune d'elles comme *une* ou comme *plusieurs* ? c'est la question de son *état* ou de ses *relations*. Disons que ce qui est relation, quand nous considérons un certain nombre de choses, devient état quand nous réunissons ces choses en une unité. Peut-on aller plus loin dans cette identification et dire que les prédicats sont des catégories, les possibilités des existences ? Non, car ce sont des affirmations dont l'esprit humain doit partir.

La vérité logique repose sur trois axiomes : le principe d'identité, le principe de contradiction, le principe de division ou distinction logique. Quant à la loi selon laquelle l'une des deux propositions contradictoires est nécessairement vraie et l'autre

fausse, sans qu'il puisse y avoir de milieu, il faut la rejeter. Le troisième principe s'oppose à l'ambiguité logique : il veut que les parties d'une division soient claires et complètes. La division de l'univers en *moi* et *non-moi* comme la division en *objet* et *sujet*, enfreint cette loi.

Il y a trois cas où l'on doit refuser son assentiment à la fois à l'affirmative et à la négative, où l'on peut nier que la chose en question soit A et qu'elle soit non A : c'est 1° lorsque A est absurde; 2° lorsque la chose en question est partiellement formée de A ; 3° lorsque la pensée de la chose est incompatible avec A, car alors l'une et l'autre proposition sont ambiguës.

Après les catégories ou réalités distinctes, les prédicats ou classes de possibilités, enfin les axiomes, il est nécessaire de considérer trois grandes abstractions dont nous faisons continuellement usage : le nombre, le temps, l'espace.

Les nombres sont des mots, et nous les formons tous par voie de déduction ; nous avons un sens interne du nombre. Tout nombre est à la fois un et plusieurs. Les lois du nombre sont éternelles, immuables et nécessaires. Le nombre est la première et la plus simple connaissance déduite; il appartient à la catégorie du langage et est un langage parfait.

Si le nombre est la forme la plus abstraite du langage, le temps est la perception la plus abstraite et la sensation ou forme la plus interne de l'esprit même. Les temps sont des pensées successives; toute pensée semblable est une *seconde*. L'énumération de pensées semblables produit la sensation du temps passant et passé. Le temps est aussi l'imperfection de l'esprit, puisque sa perfection serait un présent éternel. Le temps est imperceptible à l'homme occupé, et il est long pour l'homme d'une idée. Ainsi, comme le nombre est langage, le temps est esprit.

Comme le nombre est langage, comme le temps est esprit, l'espace est matière. Nous déduisons l'espace de la matière, ou nous l'inventons pour expliquer la matière absente dans le temps et capable de revenir remplir l'espace qu'elle occupait auparavant.

Le nombre fournit à l'homme l'idée la plus claire et la plus

exacte et scientifique de l'infinité, l'infini et l'absolu, le plusieurs et le un.

Quant au problème de l'origine des idées, nous nions formellement qu'aucune de nos idées se fonde sur l'expérience. La physiologie nous montre l'esprit humain séparé de la nature extérieure par un réseau sans fin de filaments nerveux ténus qui sont insensibles et inconscients ; toute la connaissance expérimentale que l'homme peut acquérir a passé le long de ces minces filaments qui aboutissent aux retraites intérieures du cerveau. A côté de cet appareil il en existe un second, partout distinct du premier, qui porte *au dehors* la détermination et la volonté de l'homme. Le hiatus qui existe entre les deux ordres de faits, entre l'impression et l'action, n'est pas rempli par la matière, mais par l'esprit. A moins de dénier absolument l'existence de l'esprit, on doit accorder que nos idées dérivent uniquement de nos facultés mentales. L'*idée* est ce que l'esprit imagine pour s'expliquer l'expérience des sens corporels.

A la différence de l'animal, l'homme a conscience d'avoir conscience, et examine sa conscience des sensations et des perceptions par la conscience mentale supérieure, la comparaison, le jugement, etc. La conscience du moi chez l'homme n'est jamais complétement vide d'attention, de réflexion, de jugement. C'est une contradiction logique d'admettre la distinction entre l'esprit et la matière et de dire ensuite que les vibrations qui passent le long de nos nerfs sont ou peuvent être des idées ou des choses mentales. Nous ne faisons jamais l'expérience d'une comparaison, d'une analogie, d'une ressemblance; mais notre esprit les voit. Tout ce que nous savons ou supposons savoir du monde extérieur est le résultat de l'attention, de la comparaison, de la réflexion, de la conception et du jugement interne de notre esprit, par l'usage de nos sens externes, de la vue, de l'ouïe, du goût, de l'odorat et du toucher, et l'application de nos sens internes de nombre, de temps et d'espace, etc., relativement aux effets des choses externes sur notre système nerveux corporel.

On n'a donc de choix qu'entre le matérialisme ou la négation

de l'esprit et le doute concernant la réalité des objets que nous percevons. Mais on pourrait aussi bien douter qu'il existe un univers spirituel extérieur à nous-mêmes, et de plus abolir le langage. Toutefois, il est plus sûr de commencer par croire à la vérité de nos mots esprit, matière, langage.

Quel est le caractère essentiel du langage? C'est d'exprimer les pensées et les choses d'une manière *générale*. Le mot est la création de l'esprit, il est la chose et la pensée en question, les mots sont ce que nous pouvons connaître, tout ce sur quoi nous pouvons disserter. Toute connaissance humaine est un symbolisme. Apprendre la chimie, c'est apprendre à penser les pensées des chimistes sur les choses et à employer leurs mots, mais ce n'est pas apprendre rien sur les choses mêmes. Sans un mot pour l'exprimer, l'expérience n'appartient qu'à l'individu, non à la race; nous ne pouvons penser ou raisonner sur un phénomène sans avoir un symbole sur lequel penser et raisonner. Le mot est le corps externe de la pensée, sans le mot la pensée périt et meurt.

Un son n'est un mot que si nous l'emplissons de pensée. Toute langue est composée des noms d'individus ou du terme universel ou classe générale, c'est-à-dire, de l'*un* ou des *plusieurs*. Chaque mot signifie la totalité des choses dans la classe dénommée par le mot. Les nombres sont les seuls termes généraux parfaits dans toute langue. De même tous les termes généraux sont des nombres. Toute classe, tout genre, toute famille est la totalité des unités nommées par le nom de la classe. Mais en même temps les termes généraux sont des *produits* ou des complications de pensées. L'homme, si je désigne par ce mot tous les hommes, signifie le total de nombreux totaux, puisque chaque individu homme est corps, âme et esprit. La distinction entre *dénotation* et *connotation* suppose entre un objet et ses attributs une distinction fondamentale qui n'est point prouvée. Tous les mots en logique sont des réalités mentales, et désignent à la fois des pensées et des choses. Il n'y a pas de mot dont nous ne puissions faire un adjectif en étant parfaitement compris. Un mot se définit par des facteurs, par les ressemblances qui rendent les choses pareilles. La con-

naissance est le produit de trois facteurs, la chose, l'esprit, le mot, et tous trois continuent leur existence distincte tout en étant combinés dans une connaissance. Sans le mot la connaissance meurt avant d'être née.

La connaissance est une trinité dans l'unité. Le langage est un acte, et tout acte implique un acteur ou un esprit, car la matière n'agit que suivant la direction du créateur. Seulement nous ne devons pas oublier que Dieu a soumis plusieurs des forces de la matière au contrôle de l'esprit de l'homme, et il n'y a aucune raison de douter de l'existence d'esprits intermédiaires entre l'homme et Dieu ayant à diverses époques manifesté leur pouvoir sur les personnes et les choses. Toute cause implique un esprit. Si nous divisons l'univers en esprit, matière et langage, nous devons distinguer trois sortes d'opérations : l'acte, le moment, l'influence.

L'univers accessible à la connaissance est composé des mots esprit, matière et langage. En croyant à la vérité de ses mots, le vrai philosophe croit à l'existence réelle de l'esprit et de la matière ; mais cette croyance n'est pas connaissance. En acceptant l'esprit et la matière, il les absorbe dans la troisième catégorie, le langage, car la physiologie lui prouve son ignorance à leur sujet, dès qu'il s'agit d'autre chose que de la signification des mots esprit et matière. La première relation possible de ces trois mots est une division $1 + 1 + 1 = 1$, d'où toute l'arithmétique se laisse déduire ; le nombre est ainsi la forme la plus abstraite du langage ; pareillement le temps est l'existence la plus abstraite de l'esprit ; et l'espace, la conception la plus abstraite de la matière. C'est par le nombre seulement que nous mesurons ou reconnaissons le temps et l'espace.

Il est certaines questions scientifiques simples qui sont des énigmes de temps immémorial : quelle est la racine carrée de 2 ? comment doubler le cube ? comment trouver une gamme parfaite ? déterminer la longueur exacte ou trouver la quadrature du cercle ? trouver la loi des nombres premiers ?

Ces énigmes montrent que les pensées de l'homme sont plus parfaites que tous ses signes. Son esprit (*spirit*) est libre et parfait, mais son *âme* ne peut se dégager de la matière. Les sym-

boles que l'homme est libre de choisir n'en lient pas moins son âme. La vraie philosophie de l'histoire doit être cherchée dans la science des mots, signes et symboles qui ont gouverné et gouvernent encore l'humanité.

On a reproché à la logique d'Aristote de négliger le problème fondamental de l'origine de la première connaissance et de partir toujours de notions toutes faites. La vérité est que le premier acte de connaissance est la création ou l'adoption d'un mot. Sans cela nous ne pouvons raisonner sur la pensée de la chose, comme nous n'avons pu penser à la chose avant d'avoir généralisé nos sensations particulières. Nos corps sentent, nos âmes pensent et nos esprits raisonnent. Il y a trois généralisations : nous généralisons plusieurs qualités en un objet, nous pensons plusieurs objets comme une classe, et nous généralisons toutes les pensées dans le terme général.

Il est donc absurde d'étudier la connaissance sans *mots* pour raisonner, comme il l'est d'étudier un mot sans reconnaître l'existence du langage. La seule origine à rechercher en fait de connaissance, c'est l'origine du langage. Nous ne pouvons sortir des *mots* adoptés. L'énigme de la philosophie est toute dans cette question : que sont les mots ? et dans cette autre : quel est le rôle des mots dans la recherche philosophique? On ne saurait expliquer le mot *connaissance* sans connaître la nature des mots en général. Les scolastiques enseignaient que les dix catégories d'Aristote étaient de premières *intentions*, c'est-à-dire des ressemblances d'existences extérieures réelles, et que les prédicats étaient de pures conceptions humaines ou de secondes intentions. Il n'y a rien là qui soit particulier à la philosophie du moyen âge, car on ne peut penser ni parler sans reconnaître ces lois.

Dans la terminologie de la *Logique* d'Aristote, les catégories de Kant deviendraient des prédicats concrets. On ne peut raisonner sans admettre des choses ou des existences, des questions ou des possibilités et des axiomes. Kant a raison de ramener les choses extérieures à être des *noumènes* ou des pensées. Mais si le monde extérieur est un phénomène, les pensées d'autrui, les *noumena* de l'humanité, peuvent encore moins nous

être connus tels qu'ils sont en eux-mêmes; ils ne peuvent être que des mots convenus.

On nous reprochera aussi de nous occuper de l'esprit et de la matière, après les avoir déclarés inaccessibles à la connaissance. Mais ce n'est point se contredire que de supprimer dans le sens où nous le faisons l'esprit et la matière et de les réintroduire comme *objets* de foi, comme *mots* auxquels on doit croire et auxquels l'on croit. L'homme ne connaît que les opérations de son cerveau, et par ces opérations il crée et adopte ces mots. La science ne sort pas de là.

Mais ne peut-on nier l'esprit et la matière? Oui, à condition que l'on se contredise, en niant son propre esprit, ou son propre corps, ou son propre langage. Le mot, la chose et l'esprit sont trois facteurs constants de la connaissance humaine. Un axiome est une proposition évidente par elle-même, nécessairement impliquée dans la signification des mots. Comme toute autre science, la philosophie spéculative doit se résigner à commencer par la logique. L'homme est constitué de manière que la chose incognoscible passe dans la *pensée* incognoscible, et la pensée incognoscible dans le mot humain. Mais dans une discussion il ne peut être question que du mot. Il y a connaissance des mots, espoir et croyance relativement aux choses et aux pensées.

Toute science commence par des catégories, des prédicats et des axiomes. Les axiomes de Hegel ne sont pas évidents d'eux-mêmes, ils sont évidemment faux. Il existe trois unités, l'esprit, la matière et le langage; et il n'y a pas d'antinomie entre les trois. Il est contradictoire de demander la preuve d'un axiome. Tout ce qu'on peut en demander, c'est une expression exacte. On n'arrive aux axiomes sur les sujets intellectuels que graduellement.

C'est Newton qui a trouvé les axiomes du mouvement que Kant a méconnus et remplacés par ses faux axiomes sur le temps et l'espace. Le temps et l'espace, mesurés par le nombre, servent à leur tour à mesurer le mouvement. Les anciens ont mesuré l'espace avec le secours du nombre, et non par le mouvement ni par le temps. Il faut aussi une

unité de force pour mesurer exactement des forces matérielles.

Le nombre, le temps et l'espace sont des sens mentaux internes et sont évidents par eux-mêmes pour celui qui les possède, et pour lui seulement. Nous avons aussi sept sens corporels, en y comprenant nos sens végétatifs de la faim et de la soif, qui sont évidents par eux-mêmes pour celui qui les possède, mais pour personne autre.

Les axiomes ne sont pareillement des axiomes que pour celui qui juge qu'ils sont évidents par eux-mêmes. Or, nous avons réfuté l'axiome de Kant en montrant que le nombre est plus simple que l'espace et le temps. De même on ne peut affirmer comme un axiome que toute vérité est fondée sur l'induction, puisqu'il est nécessaire que le nombre existe avant qu'aucune induction puisse être tirée. Il n'est pas vrai non plus que le nombre soit une modification du concept de répétition, car la répétition implique le nombre deux. Il n'y a pas d'axiome qui n'implique le nombre, puisqu'il n'y en a aucun qui ne se compose de trois termes.

L'uniformité universelle des lois de la nature n'est pas un axiome, mais une fausse induction. Les lois de la nature ne sont constantes que jusqu'à ce qu'un *esprit* intervienne, et le prétendu axiome n'a qu'un fondement *téléologique*. Toute force et toute faculté veulent une cause, et toute cause veut un esprit, et le langage influe sur l'esprit. Les axiomes étant impliqués dans la vraie acception des mots, il s'ensuit que l'universalité des lois de la nature n'est pas un axiome.

A l'origine du langage, la matière et l'esprit existent seuls, et tout mouvement est un acte de l'esprit ; quant au langage, on n'y prend pas garde; et pourtant le langage absorbe l'esprit et la matière.

Mais comment distinguera-t-on les vrais axiomes des faux ? On ne le peut qu'au moyen de comparaisons et de réflexions faites sur les déductions logiques et les relations que nous pouvons en former. Le défaut de toute vérité humaine est d'être hypothétique. En résumé, un axiome est une relation nécessaire et évidente par elle-même entre les mots scientifiques employés dans l'axiome même.

La distinction de l'un et du multiple a été mainte fois considérée comme une contradiction fondamentale. La solution de la difficulté git simplement dans le nombre. Toutes les nations et toutes les langues s'accordent à unir *plusieurs* en *un*. Tandis que le docteur Whewell voit dans ce fait une antithèse, qu'il confond avec la distinction fondamentale entre l'esprit et la matiére, les Allemands le considèrent comme une contradiction à tout jamais insoluble. Ce n'est au fond que la possibilité et l'application du langage, et la nécessité impliquée est que toute langue humaine est construite comme les nombres dans l'arithmétique.

La difficulté est aussi ancienne que Platon, et depuis l'âge de Platon elle n'a cessé de diviser les esprits. L'erreur de Platon fut de croire qu'il y a des idées générales existant réellement, tandis que nous n'appelons ainsi que les sens humains de nos termes généraux, et d'admettre qu'on puisse parler de choses générales et d'acceptions générales distinctes de nos termes généraux qui sont tous des classes, des faisceaux ou des nombres, alors que réellement une idée générale séparée du mot est une absurdité.

Une conception ou cognition unit la chose, la pensée et le mot. Sans doute il y a derrière nos mots et le langage la question de la nature et des lois de l'esprit et de la matière. Mais c'est là une question de création, de croyance, de foi, non de raison. D'ailleurs les mots de nature et de loi ne sont non plus que des mots. Un mot désigne à la fois une classe de choses et un produit de ressemblances, ou la complication de pensées adoptée par l'esprit des hommes pour former la classe.

C'est en ce sens que tout le monde est d'accord pour admettre que plusieurs sont un ; si les philosophes l'entendent autrement, ils l'entendent autrement que tout le monde. Dans le sens ordinaire, il n'y a nulle contradiction, nulle énigme. Il n'existe pas d'antithèse entre le corps et l'esprit ; au contraire la tâche de l'homme est de mettre en harmonie ses pensées et les choses. Cette harmonie s'obtient par la comparaison, par la conception, par le jugement, opérations fondées sur l'attention et sur les *mots*. En logique et en vérité, la chose, la pensée et le mot ne sont qu'un pour l'humanité qui ne peut discuter que sur le mot.

Mais le nombre existe dans toute pensée, et nos prédicats n'en sont que la première application.

Le nombre est aussi un sens mental et un fait matériel. Quand les hommes appellent *plusieurs* choses par *un* nom, ils n'entendent pas qu'elles soient une chose de même espèce, mais une chose d'une espèce un peu différente. Nous appliquons les lois du langage et du nombre de manière à exprimer et à conserver soigneusement nos pensées.

Sans doute la convention ordinaire du langage est fausse, la convention selon laquelle les *mots* doivent être pris pour les signes ou les noms des choses, pour des réalités extérieures à l'homme qui s'en sert, et qui permet de généraliser des conclusions qui peuvent ne provenir que de réflexions solitaires. En réalité, les mots ne peuvent être que des signes des divinations individuelles que nous faisons au travers des vibrations de nos nerfs. Cette fausse convention sert à obscurcir une chose qui sans cela serait plus claire que le jour, savoir qu'aucun homme ne peut parler de ce qui se passe dans l'esprit d'autrui ou au delà de son propre corps, mais seulement des mots qui passent par son système nerveux. Mais l'unique cause de la contradiction supposée est l'ignorance où vivent les philosophes sur le nombre et sur le langage.

Quelles sont les trois phases de cette énigme? Il y a la phase logique, où il est question de l'extension et de la compréhension; or pour qui croit à la fois à l'esprit et à la matière, le mot marque son extension au moyen de sa compréhension. Il y a la phase mentale, quand nous nous supposons parlant et pensant au sujet des pensées et de leurs relations; ici la solution est que les lois du nombre et du langage nous obligent à combiner plusieurs pensées en une pensée plus générale. Il y a la phase matérielle quand nous parlons et pensons sur des choses matérielles et leurs relations; c'est que tous les hommes adaptent un nom à plusieurs choses en vertu des lois nécessaires du langage, que la numération est un sens comme la vue. Ainsi le nombre explique et résout tout. Les choses en elles-mêmes sont incognoscibles. Le monde externe ne nous atteint qu'à l'état de vibrations nerveuses, dont les modes sont des mots qui ne

sont que des modifications de nos sens internes de temps, d'espace et de nombre.

Les mots sont des mouvements et des formes ordonnés; et nous avons à considérer ces trois mots : ordre, mouvement, forme. L'ordre est la première loi du nombre. Les mots ne sont que des mouvements aboutissant à des formes ; le mouvement et la forme sont une sorte de langage. La forme est une relation de l'espace sans mouvement. Les hommes sans la foi n'arrivent qu'aux mouvements et aux formes, non aux corps et aux esprits ; les phénomènes de l'esprit n'ont pas d'existence jusqu'à ce que nous ayons inventé des mots, qui ne sont que des applications métaphoriques des mots consacrés d'abord aux mouvements et aux formes.

Pour l'homme la vérité consiste à faire concorder ses propres paroles qui sont des mouvements et des formes de sa création, et dont il est justement responsable, avec les mouvements et les formes que sa conscience lui affirme être bons et vrais, miséricordieux et justes. L'homme ne peut parler que de symboles, et le symbolisme représente tout ce qui peut être connu. L'esprit, la matière et le langage sont par eux-mêmes évidents pour chacun dans son propre individu. Les premières déductions de l'esprit, de la matière et du langage, sont le nombre, l'espace et le temps. La forme est une relation d'une partie de l'espace ou l'état des parties d'un espace limité. La forme est le produit du nombre, de l'espace et de l'ordre. Le mouvement est une relation de l'espace et du temps, l'espace divisé par le temps. Le mouvement est aussi abstrait que l'espace. Le mouvement et la forme sont des prédicats de choses matérielles, et non des choses matérielles mêmes. Il peut être question de forme, mais non de mouvement pour une chose unique.

L'univers extérieur n'atteint l'esprit qu'à l'état de mouvements et de formes qui diffèrent pour chaque individu ; les seuls qui soient communs sont les mots, les signes, les symboles adoptés en commun. Dans toute connaissance, la dernière généralisation en langage laisse subsister les mouvements et les formes que nous distinguons comme matière et esprit, et les résout ainsi en choses, en idées et en mots. La tâche de l'esprit

humain est d'ordonner et d'arranger tous ces mouvements et ces formes externes et internes de manière qu'ils s'accordent avec ses propres convictions individuelles ou avec les premiers principes nécessaires et permanents.

La matière n'est que mouvements et formes, soit une sorte de langage, et Berkeley l'a appelé le langage de Dieu. Mais l'homme aussi a de l'empire sur la matière, et d'autres esprits autres que Dieu et l'homme peuvent en avoir pareillement. En étudiant la matière, l'homme ne fait que rendre le langage de la nature en idées et en mots, soit en ondulations et en vibrations de son système nerveux. Quatre choses sont à considérer ici: les états des particules de matière, les états des nerfs, les relations mentales, ou les proportions découvertes entre les états des particules et leurs effets sur nos corps, enfin les mots qui présentent le résultat entier de notre comparaison mentale.

Locke veut que certaines qualités de la matière lui appartiennent et la suivent partout, savoir la solidité, l'étendue, la figure, le mouvement ou le repos et le nombre. Mais le nombre est dans l'esprit de la personne qui compte, et n'est point ailleurs. L'étendue ou l'espace est une conception mentale abstraite, une idée. La figure ou la forme d'un corps consiste dans les relations de l'espace qu'il occupe. Le mouvement n'appartient pas au corps, mais est une relation entre le corps et l'espace. La solidité est un état des particules de matière affectant nos nerfs d'une certaine manière. Conclusion : la distinction établie par Locke entre les qualités premières et les qualités secondaires de la matière est impossible à maintenir.

La vérité est que toutes les qualités de la matière, premières et secondaires, sont à la fois des sensations ou des choses matérielles dans le corps humain, des choses mentales dans l'esprit, et des mots en vérité. Nos sensations sont matérielles, et la matière n'est que le terme inventé pour exprimer l'idée abstraite de ce qui affecte le corps. L'esprit distingue immédiatement entre la sensation et la pensée, et le mot fixe la distinction pour nous-mêmes et pour d'autres. L'erreur de Berkeley a été de ne connaître que des esprits et des idées, et

d'omettre le langage. Toute pensée repose sur la foi d'abord, puis sur la division de l'univers en choses, pensées et mots.

Les sensations sont les passions du corps, et les réflexions les actes de l'esprit. L'homme est tenu de croire à ses sensations jusqu'à ce qu'il sache les corriger par l'exercice de la réflexion. L'esprit connaît la matière extérieure par cinq actes, l'attention, la comparaison, la réflexion, la conception et le jugement ; et le jugement se complète en une pensée, et s'incorpore en un mot, un signe ou un symbole. La connaissance reste particulière jusqu'à ce qu'elle soit présentée en mots mutuellement intelligibles. Toute la nature est un miracle de la sensation et de relations merveilleuses que découvre l'esprit de l'homme. Nous ne connaissons par la conscience que la réflexion de notre esprit, et nous la distinguons, comme acte, de la sensation qui est une passion. Il est vrai qu'il existe aussi des passions de l'âme, sinon de l'esprit.

Le cours de la nature, dont Hume argue pour dénier la croyance au miracle, n'est qu'un système de mots et de phrases auquel nous nous sommes habitués, et que nous rectifions et altérons chaque jour. Le visible n'est connu que par l'invisible, et l'un et l'autre sont objets de foi, et non de raison. Nos sens nous fournissent tous les matériaux pour former nos idées du corps ; mais toutes nos idées, tant du corps que de l'esprit, viennent de l'esprit seul et sont indépendantes de l'expérience. Le corps est le type de l'âme, et l'âme est spiritualisée de nouveau au moyen de métaphores et devient ainsi l'esprit qui traite et l'âme et le corps comme ses esclaves ou ses sujets. Cela étant accordé, il n'y a plus de difficulté à admettre la communion mentale avec l'Un éternel, et avec ses amis et ses ennemis spirituels.

La matière se divise en matière organique et matière inorganique. La matière inorganique est solide, liquide ou gazeuse, trois états qui ne sont rien en eux-mêmes et sont seulement relatifs soit au corps vivant de l'homme, soit au globe. La lumière, la chaleur, l'électricité et le magnétisme ne sont que des mots pour désigner des groupes de phénomènes, et un temps viendra sans doute où la pesanteur ne nous paraîtra pas

être autre chose. Quant à la vie, elle est aussi un état de la matière et on l'a appelée « une forme constante de matière circulante. » Mais l'*organisation* doit être comprise aussi dans la définition, cette organisation qui paraît n'avoir d'autre but que l'entretien de la chaleur aux dépens de la matière même. Eh bien, le corps humain est le type de l'âme humaine, qui a besoin de symboles comme le corps a besoin d'aliments.

L'attraction et la circulation des liquides semblent constituer un des faits fondamentaux dans la construction de la charpente humaine, et l'hydrostatique enseigne que l'*hyperbole* est la courbe que doit affecter la surface des liquides dans les tubes capillaires des corps organisés. Toute symétrie d'ailleurs peut être ramenée à l'hyperbole. Les dimensions normales des tubes capillaires et la densité normale de la séve, combinée avec sa chaleur spécifique, sont probablement ce qui fournira les meilleurs fondements de la classification des organismes. Les plantes croissent en spirales hyperboliques, comme les planètes se meuvent en spirales elliptiques.

En général, le nombre, l'espace et le temps sont nos seules sources de vérité et de certitude scientifiques. Mais avant d'observer et de mesurer, il faut penser, réfléchir et juger, et se demander si ce dont il est question est une chose mentale, matérielle on verbale. Sans doute la source principale de la science de la nature se trouve dans les lois des ondulations ou des vibrations, c'est-à-dire de mouvement sans progrès et de forme sans fixité. D'ailleurs la stabilité de l'univers n'est pas conclue par induction, elle se déduit des équations et des formules destinées à exprimer les relations qu'ont entre elles des observations faites en petit nombre. La définition est l'âme du raisonnement, mais nous ne pouvons définir avant d'avoir une théorie.

Les mots humains sont des vibrations dont les résultats peuvent se fixer dans la matière cellulaire plus plastique du cerveau. Mais les ondulations transmises peuvent être modifiées par le milieu nerveux, aussi bien que ce milieu nerveux par les actes et les paroles de l'esprit qui le gouverne. C'est ainsi que des paroles véritables sont perverties par la corruption des

méchants, et leurs paroles de refus passent dans l'univers extérieur où elles sont enregistrées pour le jour du jugement.

Aux yeux du rationaliste et du philosophe positiviste, il est absurde de raisonner en partant de l'idée que l'homme est un esprit, une personne en relations spirituelles avec un Dieu personnel. L'esprit cependant est évident par lui-même, et il est évident de soi-même que l'esprit (*mind*) de l'homme est invisible, et consiste en deux parties: une âme sujette à des lois, et un esprit (*spirit*) supérieur à toutes les lois, et limité par les faiblesses du corps et de l'âme auxquels il est attaché, et sur lesquels il peut dominer absolument, conformément à leurs capacités.

Il est absurde de raisonner avec un adversaire en partant d'une proposition fondamentale qu'il nie ou qu'il contredit. A celui qui nie l'indépendance de l'esprit (*mind*) et du corps, il faut répondre par un appel aux sens de ses propres mots. Ces sens doivent bien être mentaux. Et n'est-ce pas l'esprit (*spirit*) qui gouverne à la fois les mots et leurs sens? L'âme peut être asservie par le corps, l'esprit (*spirit*) ne peut pas l'être, et l'âme alors est asservie à un esprit matériel qui a pénétré le corps vivant. (L'esprit du vin, de l'éther, de l'opium, du tabac, etc.)

L'âme est un organisme composé de quelque matière impondérable, l'esprit (*spirit*) est fait à l'image de Dieu le Créateur et tout à fait incompréhensible. En outre, l'âme elle-même est une trinité en unité d'émotion, d'intelligence et de volonté combinées en un, toujours présidée et gouvernée par son esprit (*spirit*) immortel. Tout mot dans la science et dans la philosophie a un triple sens, objectif, subjectif et trajectif, et chaque mot est une chose, une pensée et un mot, et la troisième généralisation est volontaire et dépend de l'esprit (*spirit*). Rien ne me semble plus faux que l'assertion fondamentale du matérialiste, à savoir que la proposition: «je sens que je sens» est une tautologie et signifie seulement «je sens.» C'est la conscience du second degré qui est proprement mentale ou psychique. Mais l'esprit (*spirit*) anime et dirige le mot.

Cependant quoique l'homme soit une trinité, il est aussi une unité du cœur, de l'âme et de l'esprit, tous également invisibles,

excepté à Dieu. La partie de notre esprit affectée par des mots ou symboles, l'âme, est distincte de la partie qui en dirige, anime, règle et contrôle les effets, qui résiste ou cède à la force ou à l'influence de leurs significations. Il n'est pas d'acte criminel qui n'implique l'intervention du corps, de l'âme et de l'esprit (*spirit*). Mais nous aimons Dieu par le cœur, l'âme et l'intelligence (διάνοια), parce que l'acte extérieur du corps n'est rien pour un pur esprit. Il est irrationnel de confondre l'esprit (*spirit*) humain avec aucune force, vitale ou autre, parce que l'hypothèse n'expliquera pas la spontanéité de la volonté humaine. Le corps est l'instrument de l'esprit (*spirit*) dans l'usage de nos cerveaux aussi bien que dans l'usage de nos muscles. Tout le travail humanitaire a été produit par le langage, signes, symboles, actes, d'abord choisis et montrés par l'esprit (*mind*), et graduellement appliqués par l'esprit (*spirit*) libre aux buts pratiques de l'homme.

L'âme est un organisme dont la vie est spirituelle; sa nourriture, ce sont des symboles; l'âme n'est pas le cerveau, mais la présence de l'âme peut être la vie spirituelle du cerveau. L'âme a une chimie qui lui est propre. Elle se nourrit de sentiments qui sont attachés à des symboles. La beauté, la bonté et la vérité ont chacune leur département dans l'âme humaine, tandis que l'esprit (*spirit*) choisit sa propre voie. Celui-ci est libre et absolu, l'âme est sujette à des lois, qu'elle peut, il est vrai, violer sous l'influence de l'esprit (*spirit*). La vérité a affaire au langage, la beauté à la matière, la bonté à l'esprit, mais ces trois empiètent l'une sur l'autre.

Il y a sept sens corporels, la faim, la soif et les cinq sens, et trois sens intellectuels, le nombre, le temps et l'espace; les cinq facultés intellectuelles sont l'attention, la comparaison, la réflexion, la conception et le jugement. La faim et le soif proviennent en partie de l'exercice corporel, qui est placé sous notre contrôle. Il y a aussi dans l'âme une faim et une soif de justice et de vérité, qui dépend en partie de l'exercice, et notre esprit (*spirit*) a un contrôle sur cet exercice.

Considéré comme science, tout langage humain consiste en la *définition*. La conclusion dans le raisonnement est une limitation

ou application particulière de la vérité générale admise dans la majeure. « Dans les sciences d'observation, dit Sir John Herschel, la théorie, c'est la science. » Il nous faut partir du général pour raisonner sur le particulier, et même pour l'observer. La chose est connue par la pensée, et la pensée par le mot. La matière est l'instrument de l'esprit sur la matière, et le langage l'instrument de l'esprit sur l'esprit.

Mais si chaque mot est un *nombre* de choses et un *produit* de pensées, il est nécessaire de limiter et de définir les mots en marquant les *pensées* dont le *produit* est l'idée de la classe. La bonne manière de définir un mot, c'est de faire une *liste* des ressemblances que chaque individu de la classe doit posséder. Toute ressemblance devrait être mesurable par le nombre, l'espace et le temps, et c'est l'objet propre de l'homme de science de trouver entre les choses des ressemblances de nombre, de temps et d'espace. La capacité humaine pour percevoir les ressemblances varie avec les personnes et les matières.

Les catégories et les prédicats d'Aristote sont des termes abstraits qui ne sont ni exacts ni scientifiques. Le terme de *substance* est ambigu, celui de *quantité* manque de précision, jusqu'à ce que nous ayons une *unité*. La *qualité* ne devient une expression exacte qu'au moyen du nombre et de l'espace, ou encore du temps. La même chose peut être dite de la *relation* et des autres catégories. Quant aux cinq prédicats, le *genre*, l'*espèce*, la *différence*, la *propriété*, l'*accident*, ils sont le sommaire de toute connaissance *matérielle* de n'importe quel objet.

Sans le caractère indéfini du mot οὐσία et la nécessité où l'on se trouva d'expliquer les miracles, le langage d'Aristote aurait eu pour effet de plonger l'Europe dans le matérialisme. Au lieu du matérialisme, on eut le nominalisme; mais les hommes doivent toujours choisir entre les significations spirituelles et les sens matériels des symboles. Avant toute chose il faut savoir si l'esprit et la matière sont deux ou un. S'ils sont un, alors de deux choses l'une : l'esprit est un « courant » ou le corps une « possibilité » ; mais c'est l'une ou l'autre, les deux propositions ne peuvent être affirmées ensemble, car ce serait être idéaliste et matérialiste en même temps.

Eclaircissons encore les termes *ordre, méthode*, *système*, *loi*, *cause*, etc. L'*ordre* est le plus simple état scientifique du nombre. La *méthode* est une sorte d'ordre impliquant non-seulement le nombre, mais encore l'espace, et le *système* est un ordre mental ou temporel. La *loi* est une règle *verbale*, applicable à toutes les causes qu'elle peut expliquer et ramener à la règle et à l'ordre. Toute *cause* implique l'esprit ou le pouvoir, bien qu'on affecte de n'y voir que l'ordre dans le temps. Pour les gens de loi, une cause se compose de parties, d'action et d'esprit, produisant comme effet un arrangement nouveau. Dans la philosophie naturelle, l'esprit n'est pas moins présent, seulement c'est le juge tout-puissant qui remplit le rôle du juge humain. Chaque fois qu'une cause aboutit à un cas de loi naturelle, ce juge est présent par lui-même ou par ses agents.

Et que penser des trois points de vue *théologigue*, *métaphysique*, *positif?* A notre avis, le premier mot se rapporte aux esprits, le second au langage, le troisième à la matière. Tout langage métaphysique est métaphorique, la théologie considère les relations qui existent entre les esprits et le grand Esprit unique. La logique de la métaphysique a besoin de la logique de la physique, et la logique de la théologie réclame la logique de la métaphysique. La matière est le type de l'esprit, et l'esprit humain le type de Dieu. En dépit des assertions d'Auguste Comte sur le passage de l'homme de l'état théologique à l'état métaphysique, et sur l'absorption de l'un et de l'autre dans le positif, le théologique ne peut disparaître, c'est l'esprit (*mind*); le métaphysique ne peut être délaissé, c'est le langage; et le positif ne peut être compris véritablement qu'en unissant le respect pour le théologique à l'intelligence du métaphysique. L'*activité* appartient à la matière; la *liberté* est le propre de l'esprit (*spirit*) seul; la seule *nécessité* connue à l'homme est entièrement *verbale* et symbolique.

Les mots d'une langue peuvent tous être ramenés aux deux classes des noms et des verbes pour la matière et l'esprit. Une proposition exprime une chose et une pensée y relative, qui est ou un état ou une relation, et ces états ou relations se rangent sous les trois chefs le *possible*, le *croyable*, le *vrai*. La science du

langage est la science entière de la *vérité* telle qu'elle existe pour l'homme. Il ne suffit pas de distinguer le corps, l'âme et l'esprit; il faut distinguer dans le corps la force végétative, le système musculaire et le système nerveux, et dans l'âme, l'émotion, l'intelligence et la volonté, ou encore la beauté, la vérité et la bonté. L'influence du langage se fait sentir sur l'âme, non sur le corps ni sur l'esprit (*spirit*). On ne doit pas dire que l'esprit (*mind*) de l'homme est constitué par les idées qui lui viennent du dehors, car l'esprit (*spirit*) est libre de recevoir ou de rejeter les symboles. L'association des idées, l'amour de l'approbation, l'utilité, etc., ne sont que la soumission passive de nos âmes à l'influence des symboles transmis par l'éducation.

Le déterministe se réfute lui-même par les intentions de tous ses actes, et se réfute doublement lorsqu'il cherche par ses paroles à influencer les actions d'autrui. Il est bien vrai que notre corps et notre âme sont jetés dans un courant, mais au-dessus du corps et de l'âme existe un esprit (*spirit*) qui commande au corps et à l'âme et peut les faire nager contre le courant.

Il est absolument croyable qu'il existe une double hiérarchie d'esprits (*spirit*), inférieure et supérieure à l'homme. Si l'enfance est trop pressée de placer l'esprit (*spirit*) partout, c'est un autre extrême et une plus grande folie de nier les esprits. L'expérience de la matière ne peut détruire l'expérience de notre propre esprit (*mind*) et celle d'autres créatures semblables à nous. Nous devons combiner les trois choses : esprit, matière et langage. Pourquoi laisser vide l'immense espace entre l'homme et le Créateur ?

On ne peut douter que Socrate ne crût à son démon. Le philosophe positif explique cette croyance par l'*ignorance enfantine* de Socrate et la *fraude* de la pythie et de ses complices. Mais pourquoi préférer cette explication au dire de Socrate et de Platon ? L'influence du démon qui enseigna la fausse doctrine que « la vertu est une espèce de science » se fait encore sentir. Il est parfaitement déraisonnable de refuser créance à la double hiérarchie des bons et des mauvais esprits. La possibilité d'une suspension miraculeuse des lois de la matière se fonde sur les premiers principes de la mécanique. Mais la crédibilité des

miracles a été attaquée en partant de la confiance accordée à l'expérience *générale* et à l'induction. Mais aucune vérité ne peut être fondée sur l'induction. Rien n'empêche le constructeur d'une machine de la disposer de manière qu'il se produise dans son jeu quelque chose d'exceptionnel après le laps de temps voulu. Mais pourquoi supposer ici la mécanique? « Le règne universel de la loi » qu'on allègue est une façon de déguiser la négation d'esprits inférieurs à Dieu, mais doués de *libre arbitre* et de certains pouvoirs sur la matière. Toutefois, la mécanique ne peut être invoquée contre la possibilité du miracle.

Quand nous considérons le monde, nous devons croire à la bonté, à la sagesse, à la puissance de Dieu ; ainsi le mal doit provenir d'un autre principe. Le libre arbitre est l'origine du mal, et le libre arbitre est la caractéristique essentielle de tout esprit. Un esprit tourné vers le bien ne serait pas un esprit. Dieu veut surmonter le mal par le bien. La vérité d'un esprit incliné dans un sens ne serait pas une vérité spirituelle. Cela étant, la lutte contre le mal ne peut être soutenue par l'homme que par la soumission de sa volonté à la volonté de Dieu. L'esprit (*spirit*) de Dieu est la véritable vie de l'âme. La liberté est essentielle à l'adoration en esprit et en vérité.

Toutefois le mal suppose à son origine l'action d'un ou de plusieurs des esprits créés par Dieu, et le pouvoir de ces mauvais esprits peut dépasser toute conception. La matière est la limite que Dieu a mise à l'esprit (*spirit*), et la vraie foi rend tous les esprits indépendants de la matière et de ses lois. Mais la foi en la matière est opposée à la foi en l'esprit, et tant que nous avons des corps, et que nous vivons sur la terre, nous ne pouvons perdre toute foi en la matière. Mais il n'y a nulle absurdité à supposer que la foi humaine peut être une matière supérieure en puissance à l'électricité. Le fanatisme, l'enthousiasme, l'esprit de parti, l'esprit de secte, l'esprit national ne sont que le gouvernement miraculeux de la matière par l'esprit. Ceux qui tiennent l'épée périssent par l'épée, quand apparaît un *principe* plus grand que celui pour lequel ils se sont armés de l'épée. Mais la simple vérité est que les lois de l'induction ne s'appliquent pas au monde des esprits (*spirits*). Ce qui est spirituel ne

peut être discerné que spirituellement. Si l'induction prouvait de telles vérités, il faudrait croire aux plus grossières formes de prodiges, car les exemples en sont nombreux. Il n'y a que le philosophe *déductif* qui ait le moyen de faire le départ de la vérité et de la superstition.

Le bouddhisme, la doctrine de Confucius, la religion de Zoroastre, la philosophie de Socrate, qui apparurent à la même époque à peu près, sont quatre inventions de Satan, qui aurait prévu les mystères de l'Evangile. Le démon inspira à Socrate l'apologie si peu judicieuse qui lui valut sa condamnation pour blasphème. De trois choses l'une: ou Jésus a été inspiré ainsi que les Écritures le rapportent, ou tous les bons et les sages sont inspirés, ou il n'y a pas de révélation. L'esprit (*spirit*) de Socrate est « le levain des Pharisiens et le levain d'Hérode. » Nous ne pouvons concilier les doctrines de Socrate et de Jésus, quoique tous deux aient enseigné l'immortalité et prétendu à l'inspiration par la divinité. L'un fondait tout sur la raison de l'homme, l'autre sur la foi. Les principes moteurs de l'un étaient la raison, l'utilité et l'orgueil de l'homme; ceux de l'autre étaient la foi, l'amour et l'humilité d'un petit enfant. La doctrine de l'un est du monde et adaptée au monde; la doctrine de l'autre n'est pas du monde ni adaptée au monde tel qu'il existe à présent. Socrate a été par sa mort le plus grand encouragement pour ces adeptes de la piété et de la vertu qui opposent la raison à la foi simple.

Il serait contraire à toutes les analogies de supposer que l'homme est le seul mauvais esprit de la création. Si les manifestations de Satan sont devenues plus rares depuis l'apparition de Christ, cela vient sans doute de ce que Satan a eu ses raisons pour arrêter ses manifestations. Aujourd'hui il trouve plus convenable à ses vues de recommander la religion de la raison ou celle de l'utilité, ou d'encourager le panthéisme, ou quelque sorte de ritualisme, ou encore d'y mêler la religion de l'*altruisme*.

L'opinion qui nie l'influence démoniaque s'appuie dans l'esprit de plusieurs sur deux principes faux, à savoir que l'expérience est la source de la vérité et que la non-expérience

des temps modernes peut prévaloir sur l'expérience des âges antérieurs.

La religion de Jésus diffère donc de toute autre en ceci, que nous pouvons en bonne logique fonder la raison sur la foi, mais non la foi sur la raison. La vérité n'est pas fondée sur la vérité, comme Socrate le supposait, mais la vérité est basée sur la vertu. La vérité est une espèce de vertu, et non la vertu une espèce ou une forme de vérité. L'existence d'un sens moral n'est point contredite, mais plutôt prouvée par l'abus qui s'en fait, car un sens est aveugle intellectuellement. Il n'y a pas de crime qui ne puisse être justifié par des principes d'utilité; toutefois Socrate n'est responsable que du principe fondamental, à savoir que sagesse et vertu ne sont qu'un, et que ce que les hommes savent se prouve par ce qu'ils font.

Concluons : les quatre faux principes du rationalisme, de l'utilitarisme, du panthéisme et de l'ascétisme ont corrompu et corrompent encore le christianisme, et le moins dangereux des quatre n'est pas l'exemple de Socrate qui, grâce à la Providence, fut toutefois contraint d'avouer l'intervention secourable du démon, et montra ainsi l'inconsistance de son propre principe. Jésus est la vérité centrale entre les quatre erreurs.

En toute connaissance il y a nécessairement le moi, le non-moi et la combinaison des deux, le sensible, l'insensible, le symbolique. La possibilité, le doute, et le doute de la possibilité ou la possibilité du doute; voilà trois choses qui existent, même pour le plus grand sceptique. Ces trois facteurs existent dans toute conception, et ces trois sont un. Si nous partons de l'admission d'*une* existence inconnue que nous appelons pensée ou connaissance, cette existence inconnue ne peut être conçue que comme une unité composée de trois facteurs. La seule conception vraie de l'esprit humain en action est celle d'une unité en trinité, d'une trinité en unité. C'est une vérité logique et mathématique, mais c'est aussi une vérité morale.

La conception purement intellectuelle et la conception purement morale de Dieu ou du Créateur sont totalement différentes et incommensurables. Chaque homme sent et connaît dans son esprit la distinction entre l'émotion, l'intelligence et la volonté;

mais nous ne savons comment les trois sont combinées dans un esprit humain. Quant à la divinité, elle est absolument incompréhensible. Cependant une chose, un esprit et une parole sont les trois facteurs nécessaires de toute conception humaine d'un Dieu, d'une connaissance de soi-même et du Dieu de cette connaissance ou de la première cause grande et vivante. Ce sont *trois* choses distinctes intellectuellement et cependant *une* chose en réalité. Les facteurs de la connaissance de soi sont des *personnes*, s'il y en a.

On nous dira: Vous prouvez seulement que la conception humaine de Dieu est unité en trinité, mais non que Dieu lui-même est tel, et le même raisonnement servirait à montrer que le soleil ou la lune est une unité en trinité. Mais non: ce serait confondre l'esprit et le corps, méconnaître que l'esprit est un être de connaissance de soi, et que Dieu est un esprit.

Néanmoins la doctrine de la Trinité n'est encore qu'une vérité *verbale;* l'application morale de la doctrine est distincte de sa perception intellectuelle. Dieu est objet, sujet et mot: toute autre conception de la divinité implique contradiction. Mais la vraie religion n'est pas la théologie, car elle n'est pas intellectuelle, elle est affaire d'émotion, de sentiment et de pratique, et l'âme se divise en émotion, intelligence et volonté.

PHILIPPE ROGET.

---